

LEÏLA SLIMANI

**DANS LE JARDIN
DE L'OGRE**

roman

nrf

GALLIMARD

DANS LE JARDIN DE L'OGRE

LEÏLA SLIMANI

DANS LE JARDIN
DE L'OGRE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2014.*

À mes parents

Non ce n'est pas moi. C'est quelqu'un
d'autre qui souffre.
Moi, je n'aurais pas pu souffrir autant.

ANNA AKHMATOVA
Requiem

Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voix du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi. Avoir le vertige c'est être ivre de sa propre faiblesse. On a conscience de sa faiblesse et on ne veut pas lui résister, mais s'y abandonner. On se soûle de sa propre faiblesse, on veut être plus faible encore, on veut s'écrouler en pleine rue aux yeux de tous, on veut être à terre, encore plus bas que terre.

MILAN KUNDERA
L'insoutenable légèreté de l'être

Une semaine qu'elle tient. Une semaine qu'elle n'a pas cédé. Adèle a été sage. En quatre jours, elle a couru trente-deux kilomètres. Elle est allée de Pigalle aux Champs-Élysées, du musée d'Orsay à Bercy. Elle a couru le matin sur les quais déserts. La nuit, sur le boulevard Rochechouart et la place de Clichy. Elle n'a pas bu d'alcool et elle s'est couchée tôt.

Mais cette nuit, elle en a rêvé et n'a pas pu se rendormir. Un rêve moite, interminable, qui s'est introduit en elle comme un souffle d'air chaud. Adèle ne peut plus penser qu'à ça. Elle se lève, boit un café très fort dans la maison endormie. Debout dans la cuisine, elle se balance d'un pied sur l'autre. Elle fume une cigarette. Sous la douche, elle a envie de se griffer, de se déchirer le corps en deux. Elle cogne son front contre le mur. Elle veut qu'on la saisisse, qu'on lui brise le crâne contre la vitre. Dès qu'elle ferme les yeux, elle entend les bruits, les soupirs, les hurlements, les coups. Un homme nu qui halète, une femme qui jouit. Elle voudrait n'être qu'un objet au milieu d'une horde, être dévorée, sucée, avalée

tout entière. Qu'on lui pince les seins, qu'on lui morde le ventre. Elle veut être une poupée dans le jardin d'un ogre.

Elle ne réveille personne. Elle s'habille dans le noir et ne dit pas au revoir. Elle est trop nerveuse pour sourire à qui que ce soit, pour entamer une conversation matinale. Adèle sort de chez elle et marche dans les rues vides. Elle descend les escaliers du métro Jules-Joffrin, la tête basse, nauséuse. Sur le quai, une souris court sur le bout de sa botte et la fait sursauter. Dans la rame, Adèle regarde autour d'elle. Un homme dans un costume bon marché l'observe. Il a des chaussures pointues mal cirées et des mains poilues. Il est laid. Il pourrait faire l'affaire. Comme l'étudiant qui tient sa copine enlacée et lui dépose des baisers dans le cou. Comme le cinquantenaire debout contre la vitre qui lit sans lever les yeux vers elle.

Elle ramasse sur le siège en face d'elle un journal daté d'hier. Elle tourne les pages. Les titres se mélangent, elle n'arrive pas à fixer son attention. Elle le repose, excédée. Elle ne peut pas rester là. Son cœur cogne dans sa poitrine, elle étouffe. Elle desserre son écharpe, la fait glisser le long de son cou trempé de sueur et la pose sur un siège vide. Elle se lève, ouvre son manteau. Debout, la main sur la poignée de la porte, la jambe secouée de tremblements, elle est prête à sauter.

Elle a oublié le téléphone. Elle se rassoit, vide son sac, fait tomber un poudrier, tire sur un soutien-gorge dans lequel ses écouteurs se sont emmêlés. Pas prudent ce soutien-gorge, songe-t-elle. Elle n'a pas pu oublier le

téléphone. Si elle l'a oublié, elle devra retourner à la maison, trouver une excuse, inventer quelque chose. Et puis, non, il est là. Il a toujours été là mais elle ne l'a pas vu. Elle range son sac. Elle a l'impression que tout le monde la regarde. Que toute la rame se moque de sa panique, de ses joues brûlantes. Elle ouvre le petit téléphone à clapet et rit en voyant le premier nom.

Adam.

De toute façon, c'est fichu.

Avoir envie, c'est déjà céder. La digue est rompue. À quoi servirait de se retenir? La vie n'en serait pas plus belle. À présent, elle réfléchit en opiomane, en joueuse de cartes. Elle est si satisfaite d'avoir repoussé la tentation pendant quelques jours, qu'elle en a oublié le danger. Elle se lève, soulève le loquet poisseux, la porte s'ouvre.

Station Madeleine.

Elle traverse la foule qui avance comme une vague pour s'engouffrer dans la rame. Adèle cherche la sortie. Boulevard des Capucines, elle se met à courir. *Faites qu'il soit là, faites qu'il soit là.* Devant les grands magasins, elle songe à renoncer. Elle pourrait prendre le métro ici, la ligne 9, qui l'amènera directement au bureau, à l'heure pour la réunion de rédaction. Elle tourne autour de la bouche de métro, allume une cigarette. Elle serre son sac contre son ventre. Une bande de Roumaines l'a repérée. Elles avancent vers elle, leur foulard sur la tête, une pétition bidon à la main. Adèle accélère le pas. Elle prend la rue Lafayette dans un état second, se trompe de sens, revient en arrière. Rue Bleue.

Elle compose le code et entre dans l'immeuble, monte les escaliers comme une forcenée et tape à la lourde porte, au deuxième étage.

« Adèle... » Adam sourit, les yeux gonflés de sommeil. Il est nu.

« Ne parle pas. » Adèle enlève son manteau et se jette sur lui. « S'il te plaît.

— Tu pourrais appeler... Il n'est même pas huit heures... »

Adèle est déjà nue. Elle lui griffe le cou, lui tire les cheveux. Il se moque et s'excite. Il la pousse violemment, la gifle. Elle saisit son sexe et se pénètre. Debout contre le mur, elle le sent entrer en elle. L'angoisse se dissout. Elle retrouve ses sensations. Son âme pèse moins lourd, son esprit se vide. Elle agrippe les fesses d'Adam, imprime au corps de l'homme des mouvements vifs, violents, de plus en plus rapides. Elle essaie d'arriver quelque part, elle est prise d'une rage infernale. « Plus fort, plus fort », se met-elle à crier.

Elle connaît ce corps et ça la contrarie. C'est trop simple, trop mécanique. La surprise de son arrivée ne suffit pas à sublimer Adam. Leur étreinte n'est ni assez obscène ni assez tendre. Elle pose les mains d'Adam sur ses seins, essaie d'oublier que c'est lui. Elle ferme les yeux et s'imagine qu'il l'oblige.

Lui n'est déjà plus là. Sa mâchoire se contracte. Il la retourne. Comme à chaque fois, il appuie sa main droite sur la tête d'Adèle, la pousse vers le sol, attrape sa hanche de la main gauche. Il lui donne de grands coups, il râle, il jouit.

Adam a tendance à s'emporter.

Adèle se rhabille et lui tourne le dos. Elle a honte qu'il la voie nue.

« Je suis en retard pour le travail. Je t'appellerai.

— Comme tu veux », répond Adam.

Il fume une cigarette, adossé à la porte de la cuisine. Il touche d'une main le préservatif qui pend au bout de son sexe. Adèle évite de le regarder.

« Je ne trouve plus mon écharpe. Tu ne l'as pas vue? C'est une écharpe grise en cachemire, j'y tiens beaucoup.

— Je vais la chercher. Je te la donnerai la prochaine fois. »

Adèle prend un air détaché. L'important, c'est de ne pas donner l'impression de se sentir coupable. Elle traverse l'open space comme si elle revenait d'une pause-cigarette, sourit à ses collègues et s'assoit à son bureau. Cyril sort la tête de sa cage de verre. Sa voix est couverte par le clapotis des claviers, les conversations téléphoniques, les imprimantes qui crachent des articles, les discussions autour de la machine à café. Il hurle.

« Adèle, il est presque dix heures.

— J'avais un rendez-vous.

— Oui, c'est ça. Tu as deux papiers en retard, je me fous de tes rendez-vous. Je les veux dans deux heures.

— Tu vas les avoir, tes papiers. J'ai presque fini. Après le déjeuner, c'est bon ?

— Y en a marre, Adèle ! On ne va pas passer notre temps à t'attendre. On a un bouclage à faire, merde ! »

Cyril se laisse tomber sur sa chaise en agitant les bras.

Adèle allume son ordinateur et prend son visage dans ses mains. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle va écrire. Elle n'aurait jamais dû s'engager à faire ce papier sur les tensions sociales en Tunisie. Elle se demande ce qui lui a pris de lever la main en conférence de rédaction.

Il faudrait qu'elle décroche son téléphone. Qu'elle appelle ses contacts sur place. Qu'elle pose des questions, qu'elle croise des informations, qu'elle fasse cracher des sources. Il faudrait qu'elle ait envie, qu'elle croie au travail bien fait, à la rigueur journalistique dont Cyril leur rebat sans cesse les oreilles, lui qui est prêt à vendre son âme pour un bon tirage. Elle devrait déjeuner à son bureau, le casque sur les oreilles, les mains sur le clavier souillé de miettes. Grignoter un sandwich en attendant qu'une attachée de presse étranglée de suffisance la rappelle pour exiger de relire son papier avant publication.

Adèle n'aime pas son métier. Elle hait l'idée de devoir travailler pour vivre. Elle n'a jamais eu d'autre ambition que d'être regardée. Elle a bien essayé d'être actrice. En arrivant à Paris, elle s'est inscrite à des cours où elle s'est révélée une élève médiocre. Les professeurs disaient qu'elle avait de beaux yeux et un certain mystère. « Mais être comédien, c'est savoir lâcher prise, mademoiselle. » Elle a attendu longtemps chez elle que le destin se réalise. Rien ne s'est passé comme elle l'avait prévu.

Elle aurait adoré être l'épouse d'un homme riche et absent. Au grand dam des hordes enragées de femmes actives qui l'entourent, Adèle aurait voulu traîner dans une grande maison, sans autre souci que d'être belle au

retour de son mari. Elle trouverait merveilleux d'être payée pour son talent à distraire les hommes.

Son mari gagne bien sa vie. Depuis qu'il est entré à l'hôpital Georges-Pompidou, comme praticien hospitalier en gastro-entérologie, il multiplie les gardes et les remplacements. Ils partent souvent en vacances et louent un grand appartement dans « le beau 18^e ». Adèle est une femme gâtée et son mari est fier de penser qu'elle est très indépendante. Elle trouve que ce n'est pas assez. Que cette vie est petite, minable, sans aucune envergure. Leur argent a l'odeur du travail, de la sueur et des longues nuits passées à l'hôpital. Il a le goût des reproches et de la mauvaise humeur. Il ne lui autorise ni oisiveté ni décadence.

Adèle est entrée au journal par piston. Richard est ami avec le fils du directeur de publication et il lui a parlé d'elle. Ça ne l'a pas dérangée. C'est comme ça pour tout le monde. Au début, elle a voulu bien faire. Elle était excitée à l'idée de plaire à son patron, de le surprendre par son efficacité, par sa débrouillardise. Elle a montré de l'entrain, du culot, décroché des interviews auxquelles personne n'osait rêver dans la rédaction. Puis elle s'est rendu compte que Cyril était un type obtus, qu'il n'avait jamais lu un livre et qu'il était bien incapable de juger de son talent. Elle s'est mise à mépriser ses collègues, qui noyaient dans l'alcool leurs ambitions perdues. Elle a fini par détester son métier, ce bureau, cet écran, toute cette parade idiote. Elle ne supporte plus d'appeler dix fois des ministres qui la rabrouent et finissent par lui lâcher des phrases aussi creuses que

l'ennui. Elle a honte de prendre une voix mielleuse pour gagner les faveurs d'une attachée de presse. Tout ce qui lui importe, c'est la liberté que le métier de journaliste lui apporte. Elle gagne mal sa vie mais elle voyage. Elle peut disparaître, inventer des rendez-vous secrets, ne pas avoir à se justifier.

Adèle n'appelle personne. Elle ouvre un document vide, elle est prête à écrire. Elle invente des citations de sources anonymes, les meilleures qu'elle connaisse. « Une source proche du gouvernement », « un habitué des arcanes du pouvoir ». Elle trouve une bonne accroche, fait un peu d'humour pour distraire le lecteur qui croit encore qu'il est venu là pour avoir une information. Elle lit quelques articles sur le sujet, les résume, fait du copier-coller. Ça lui prend à peine une heure.

« Ton papier, Cyril! crie-t-elle en mettant son manteau. Je vais déjeuner, on en parle à mon retour. »

La rue est grise, comme figée par le froid. Les traits des passants sont tirés, les teints verdâtres. Tout donne envie de rentrer chez soi et de se coucher. Le clochard devant le Monoprix a bu plus que de coutume. Il dort, allongé sur une bouche d'aération. Son pantalon est baissé, on voit son dos et ses fesses couverts de croûtes. Adèle et ses collègues entrent dans une brasserie au sol pas net et, comme à chaque fois, Bertrand dit, un peu trop fort : « On avait promis qu'on ne viendrait plus ici, le patron est un militant du Front national. »

Mais ils viennent quand même, à cause du feu de

cheminée et du bon rapport qualité-prix. Pour ne pas s'ennuyer, Adèle fait la conversation. Elle s'épuise à raconter des choses, à ranimer des ragots oubliés, à poser des questions à ses collègues sur leurs projets pour Noël. Le serveur vient prendre la commande. Quand il leur demande ce qu'ils veulent boire, Adèle propose du vin. Ses collègues remuent mollement la tête, arborent des mines coquettes, prétendent qu'ils n'ont pas les moyens et que ce n'est pas raisonnable. « C'est moi qui vous l'offre », annonce Adèle, dont le compte est à découvert et à qui, jamais, ses collègues n'ont même offert un verre. Elle s'en fiche. Maintenant, c'est elle qui mène la danse. C'est elle qui régale et elle a le sentiment, après un verre de saint-estèphe, dans cette odeur de feu de bois, qu'ils l'aiment et qu'ils lui sont redevables.

Il est quinze heures trente quand ils quittent le restaurant. Ils sont un peu endormis par le vin, la nourriture trop riche et ce feu dans la cheminée qui a parfumé leurs manteaux et leurs cheveux. Adèle prend le bras de Laurent, dont le bureau est en face du sien. Il est grand, maigre et ses fausses dents bon marché lui donnent un sourire chevalin.

Dans l'open space, personne ne travaille. Les journalistes somnolent derrière leurs écrans. De petits groupes discutent au fond de la salle. Bertrand taquine une jeune stagiaire qui a l'imprudence de s'habiller comme une starlette des années 50. Sur le rebord des fenêtres, des